

Jean-Paul Sartre

Mallarmé

La lucidité et sa face d'ombre

ARCADES
GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1986.*

Extrait de la publication

Sans les moyens méthodologiques dont il disposa plus tard, à l'époque de L'Idiot de la famille, Sartre, dans cette esquisse de biographie, a pénétré en familier au cœur de l'univers mallarméen. Il parle avec les mots du « Sphinx obscur », fait siennes les expressions les plus singulières de sa pensée, mobilise ses vers ou au contraire, parfois, donne à son propre discours un tour quasi poétique — lui qui se tenait pour rien moins que poète — ; voyez par exemple les pages où il met en évidence le lien entre le Regard maternel et la qualité de la présence au monde. Cette manière inattendue vient sans doute de l'estime particulière que Mallarmé lui inspirait et du plaisir qu'il prenait à sa lecture. « Je suis ébloui par le Coup de dés (poème rigoureusement existentialiste...) », écrit-il à Simone de Beauvoir en 1948. Disons, sans épiloguer sur ce que l'achoppement du philosophe à la Contingence et la hantise du Hasard chez le poète peuvent avoir de commun, que Sartre n'avait pas besoin d'un effort considérable pour se sentir chez lui dans le drame ontologique de Mallarmé.

Mais, inversement, Mallarmé n'entraîna-t-il pas en lui par la même occasion ? Le lecteur de Sartre remarquera peut-être que certaines images marquées de la griffe du poète (« réciprocité de feux », « un objet échappant, qui fait défaut »), le schème de la spirale (voir Igitur), hanteront désormais ses écrits. « On entre dans un mort comme dans un moulin », disait Sartre ; si l'on y séjourne assez longtemps, il arrive qu'on en ressorte, en quelque mesure, habité.

Quelques précisions sur l'histoire de ce travail : les premières notes sur Mallarmé sont très probablement de la même époque que les Cahiers pour une morale (1947-1948) ; il est en tout cas souvent cité dans cet écrit. Sartre délaissa provisoirement Mallarmé pour le Saint Genet (simple préface à l'origine), auquel il travailla de 1949 à 1951 — peut-être mena-t-il quelque temps les deux entreprises de front. Mais, bien qu'il fût peu à peu investi par Jean Genet, le « spirituel histrion » du XIX^e siècle finissant restait à l'horizon : Saint Genet comédien et martyr fourmille de formules mallarméennes et les attitudes des deux poètes face à la création y sont fréquemment mises en parallèle. En 1952 Sartre reprit son premier travail, et l'abandonna de nouveau quelques mois plus tard. En 1960, il ne pensait pas encore que cet abandon serait définitif.

Sur le contenu de ce livre : l'essai inachevé est paru dans la revue Obliques en 1979 sous le titre L'Engagement de Mallarmé ; Sartre l'avait donc écrit en 1952, et ne l'a pas réexaminé lors de cette publication ; il est suivi ici d'un article qu'il avait fait la même année, publié pour la première fois en 1953 par Raymond Queneau et les éditions Mazonod dans le tome III des Ecrivains célèbres, repris en guise de préface au volume consacré à Mallarmé dans la collection « Poésie » (Gallimard, 1966), puis dans Situations IV. Il nous a semblé intéressant de le faire figurer dans ce volume pour deux raisons : il vient utilement, malgré sa brièveté, compléter l'argumentation du premier écrit, restée en suspens ; de plus il avait subi une importante coupure et nous avons réinséré les quelques feuillets inédits — nous expliquons plus loin pourquoi.

Si nous avons pu consulter le manuscrit de l'article, celui du travail principal, en revanche, est resté introuvable. Nous avons donc suivi en général le texte d'Obliques, corrigé ses erreurs de lecture et comblé quelques manques, grâce à des fragments de versions antérieures ; ces courts ajouts sont signalés en note. Nous ignorons si d'autres pages de la présente version ne se sont pas égarées.

A. E.-S.

Pour Mallarmé, je n'ai fait que commencer et je n'y reviendrai pas avant longtemps. Je vous parle de lui pour vous indiquer que la littérature pure est un rêve. Si la littérature n'est pas tout, elle ne vaut pas une heure de peine. C'est cela que je veux dire par « engagement ». Elle sèche sur pied si vous la réduisez à l'innocence, à des chansons. Si chaque phrase écrite ne résonne pas à tous les niveaux de l'homme et de la société, elle ne signifie rien. La littérature d'une époque, c'est l'époque digérée par sa littérature.

Situations IX

*(dans un entretien
avec Madeleine Chapsal, 1960)*

L'engagement de Mallarmé

I

LES HÉRITIERS DE L'ATHÉISME¹

1848 : la chute de la monarchie prive la bourgeoisie de sa « couverture² » ; du coup la Poésie perd ses deux thèmes traditionnels : l'Homme et Dieu.

Dieu d'abord : l'Europe venait d'apprendre une stupéfiante nouvelle, aujourd'hui contestée par quelques-uns : « Dieu mort. Stop. Intestat. » A l'ouverture de la succession ce fut la panique : que laissait-il, le Disparu ? Des hasards ; l'homme en était un ; privé du statut de faveur que lui garantissait la Volonté Divine, il cherchait vainement en lui ce que Mauriac appelle « cette part de la créature où Dieu a imprimé sa marque³ ». Adieu la Création, dont il était le berger : la Nature — la Nature détestée de 1793 — fit sa rentrée. Vieillie, durcie, elle n'offrait même plus ces vestiges encore aimables de finalité qui avaient justifié les espoirs des révolutionnaires. L'esprit d'analyse, arme bourgeoise par excellence, après avoir dissous les grandes synthèses monar-

1. Les titres, qui sont nôtres, marquent une distinction entre deux grandes parties, telle que l'auteur l'indiquait dans ses brouillons (N.d.E.).

2. Selon un mot de Marx, cité par Henri Guillemin dans *Le Coup du 2 Décembre*, Gallimard, 1951 (N.d.E.).

3. François Mauriac : *Trois grands hommes devant Dieu : Molière, Rousseau, Flaubert*, édit. du Capitole, Paris, 1930 (N.d.E.).

chiques, était venu à bout, sans bruit, presque à son insu, de la synthèse ultime, couronnement de l'édifice, de l'Être Cause de soi, Tout qui produit et gouverne ses parties. L'Univers se disloqua : la Nature n'était qu'une danse infinie de poussières ; sous les onctueuses chimies de la vie, l'homme pressentit sa minéralité secrète.

Les bourgeois furent saisis d'horreur devant ce parricide involontaire, comme leurs aïeux, jadis, devant l'exécution de Louis XVI ; ils avaient le sentiment qu'une faute inexpiable venait d'être commise, et chacun tentait d'en rejeter la responsabilité sur le voisin. En vain : la bourgeoisie ne pouvait se dissimuler qu'elle avait de tout temps porté ce crime en elle, que c'était tout un de tuer son roi ou son Dieu et, pour tout dire, qu'elle était la mort de Dieu : l'athéisme faisait partie intégrante de son idéologie et elle venait d'en compléter l'Idée en s'accomplissant. Henri Guillemin l'a très justement noté : « La génération qui vint au monde sous Louis XVIII ou Charles X, c'est-à-dire à l'époque où la déchristianisation de la France, préparée, à la fin de l'Ancien Régime, dans les milieux intellectuels, s'étendit à toutes les classes sociales, d'une manière inouïe, sous la pression même du cléricanisme officiel... C'est un fait historique d'une portée immense que cet évanouissement, cette évaporation de la foi chrétienne, dans un si grand nombre de familles françaises sous l'Empire et sous la Restauration surtout¹. » Sous la Restauration, en effet, la déchristianisation était en cours ; mais sous Louis-Philippe c'est un fait accompli. Les nouveaux bourgeois ne peuvent perdre la foi, puisqu'ils ne l'ont jamais eue. Il ne leur reste qu'à faire le bilan du désastre. Car c'est alors seulement que l'Universelle Absence commence à se faire sentir : les parents, absorbés dans leur combat, n'ont pas regardé au-delà de la délivrance. Les enfants ont les dents agacées ; ils mesurent les conséquences. Ce ne serait

1. Henri Guillemin : *Flaubert devant la vie et devant Dieu*, Plon, 1939 (N.d.E.).

pas trop de toute la Puissance Divine pour leur donner confiance en eux-mêmes et pour les protéger du peuple. Mais leurs pères trop légers les ont privés du secours de la Religion. Mode transitoire et fini de l'aveugle matière, il faut que l'être humain perde l'espoir de se distinguer des autres combinaisons moléculaires. Si l'Univers se réduit à un désordre d'atomes, sur quoi fonder l'ordre moral? Sur quoi la hiérarchie sociale si l'Humanité n'est qu'une espèce? Sur quoi la supériorité de l'Elite si le Supérieur doit s'expliquer par l'Inférieur? Et la résignation, comment va-t-on la prêcher? Et la bonne souffrance? Et s'il n'est pas de bonheur dans l'autre monde, que répondre à ceux qui réclament d'être heureux dans celui-ci? Dieu entraîne ses fossoyeurs dans la tombe qu'ils ont creusée pour lui. « Le mal est dans la Société », écrit Barante¹. Et Molé : « Les bases de la société sont à découvert². » Essayeront-ils de retrouver les croyances perdues? Mais ce serait revenir en arrière. Ils savent bien, au fond de leur cœur, que le passé ne se recommence pas. Il peut leur arriver de faire semblant de croire, pour les besoins de la cause. Mais ils n'ignorent pas que leur foi est de mauvaise foi. La bourgeoisie découvre avec horreur sa mission : supprimer l'aristocratie et s'anéantir ensuite pour qu'un ordre social inconnu naisse de sa mort ; elle n'était qu'un passage. Classe moyenne dans le temps comme dans l'espace.

La colère des poètes fut terrible. Les plus violents firent paraître tout à coup leur haine de l'Homme, cet imposteur qui avait le tort immense de n'être pas le fils de Dieu. Flaubert donna le branle : « Sans que j'aie, Dieu merci, jamais souffert des hommes... je déteste mes semblables³. » Mais Leconte de Lisle allait beaucoup plus loin encore et s'écriait, très énervé :

1. Cité par H. Guillemin dans *Le Coup du 2 Décembre, op. cit. (N.d.E.)*.

2. *Ibid. (N.d.E.)*.

3. Lettre à Louise Colet, 26 mai 1853 (*N.d.E.*).

Homme, héritier de l'homme et de ses maux accrus,
Avec ton globe mort et tes Dieux disparus,
Vole, poussière vile¹...

ou bien :

Hommes, tueurs de Dieux, les temps ne sont pas loin
Où...
Vous mourrez bêtement²...

Il déplorait volontiers

La honte de penser et l'horreur d'être un homme³.

On ne peut être plus clair : « Tuer nos Dieux ! Et alors ? qu'est-ce que nous devenons, nous ? Ce ne sont pas des coups à faire. » Qu'ils se désolent de leur scepticisme ou qu'ils prétendent s'en vanter, ils nourrissent tous le même grief contre leurs familles : on les a *faits* athées, ils ont *subi* la déchristianisation avant d'avoir l'âge de décider par eux-mêmes. Certes, les parents ont toujours choisi sans les consulter la confession de leurs enfants : du moins ceux-ci gardaient-ils licence de perdre la foi. Mais les jeunes gens du demi-siècle se plaignaient d'une atteinte autrement grave à leur liberté : on leur avait donné, sans leur demander leur avis, le baptême de l'incrédulité ; or, si la foi se perd, l'athéisme ne peut se perdre. Et cela est si vrai que tous les « retours au Christ » qui furent tentés par la suite retiennent en eux l'incroyance qu'ils prétendent dépasser. A partir de 1850, la foi est une négation de la négation. Rien ne peut empêcher que nous soyons dans un monde que Dieu a

1. *L'Anathème*, dans *Poèmes barbares* (N.d.E.).

2. *Aux Modernes*, *ibid.* (N.d.E.).

3. *A un poète mort*, dans *Poèmes tragiques* (N.d.E.).

quitté ; si l'on veut croire en lui, ce sera donc *malgré* son Absence — les malins diront : à cause d'elle — et si l'on s'opiniâtre à prédire le triomphe final de la religion, c'est après avoir reconnu sa terrible défaite. Or les poètes de 1850 sentent jusque dans la moelle de leurs os cette coupure que les progrès foudroyants de l'irréligion ont pratiquée dans l'histoire de l'Europe. De cette irréparable déchirure ils sont les témoins et les premières victimes. Car ce sont les chants de Lamartine, de Hugo, de Vigny qui ont bercé leur enfance et c'est à l'image de ces glorieuses carrières qu'ils ont conçu leur carrière future. Vingt ans plus tôt la Poésie ne doutait pas d'être un mode de connaissance : le poète lisait la Vérité dans les étoiles. Sans doute on compte quelques athées parmi les romantiques mais, pour ceux-là mêmes, Dieu n'est pas *mort* ; il n'existe pas, simplement. On supprimait la Personne et l'on gardait l'Idée Divine : nul ne doutait qu'il y eût un Vrai, un Beau, un Bien absolus, nul ne mettait en question la Mission du poète. Bref, on se souciait si peu de raisonner qu'on laissait coexister croyance et incroyance ; elles faisaient bon ménage dans les cœurs. Baudelaire, que les deux moitiés du siècle peuvent réclamer également, avait l'art d'être déshonnête, d'utiliser Dieu pour ses extases intimes tout en lui refusant l'existence. Vigny lui-même, si proche, quelquefois, de l'agnosticisme, opposait à la connaissance discursive l'infaillible intuition du délire poétique : « Si le délire est divin et s'il est permis de le regarder comme tel, n'est-ce pas lorsque la mémoire des choses divines que notre âme a connues avant la naissance devient en nous si vive qu'il nous semble être rentrés dans le sein de la Divinité même ? N'avons-nous pas reconnu que le raisonnement est une arme aussi bonne pour l'erreur que pour la vérité ? Nous ne pouvons donc nous attester élevés jusqu'au sentiment du Vrai, du Beau et du Bien que dans ces rares moments où notre âme, se souvenant de la Beauté céleste, prend ses ailes pour retourner en sa présence et la voir clairement devant elle, autour d'elle, se sent pénétrée de son amour et ne voit

rien dans l'univers qui ne soit tout illuminé des splendeurs de la Divinité¹. »

Mais les fils austères de ces pères prodigues et légers ne purent éviter de regarder la réalité en face : ni l'athéisme, ni la Mission du poète n'étaient pour eux de ces idées que l'on invente et dont on ne peut saisir les contours tant on s'applique à les vivre. Ils les trouvaient en eux comme des legs de la génération précédente, comme des pensées déjà pensées par d'autres et qui leur apparaissaient avec une sorte de recul. Impossible de les couvrir : il fallait en prendre acte, les pousser jusqu'au bout et faire le bilan. A peine s'y furent-ils essayés qu'ils virent d'un coup l'Idée Divine se dégonfler, les lumières célestes s'éteindre et la Vérité platonicienne se changer en Illusion. Avant même d'avoir compris ce tour de passe-passe, ils avaient tout perdu : le principal sujet de leurs méditations poétiques, la caution de leur génie, leur rang et leur gagne-pain. Il leur avait paru jusque-là qu'un beau vers était un événement absolu, un frisson du monde intelligible. Mais ils comprenaient tout à coup que le regard d'un Etre suprême pouvait seul donner à leurs mots l'ampleur infinie qu'ils souhaitaient. Cette gloire éternelle qu'ils demandaient aux hommes, il était clair, à présent, que les hommes ne pouvaient la leur donner : la science leur révélait que l'espèce humaine est périssable et qu'il suffit d'un désordre astral pour mettre un point final à son histoire : c'est sur Dieu qu'ils avaient compté sans le savoir pour perpétuer leur mémoire. Ainsi leur poésie restait en l'air, sans terroir : elle n'avait été que prière, actions de grâce et sacrifice mais ils *ne croyaient plus* à l'Etre auquel ils l'adressaient. Dieu meurt, les mots retombent sur eux-mêmes, reste un nominalisme désespéré. S'il arrive que ces souffles de voix donnent quelque plaisir aux hommes, qu'importe ? Les hommes sont poussière, poussière est leur plaisir, tout revient au Néant.

1. Dans *Daphné*, Œuvres complètes de Vigny, tome II, Bibl. de la Pléiade (N.d.E.).

Un seul espoir demeure : si la Poésie renonce à se faire le miroir d'un monde intelligible, ne peut-elle puiser dans son malheur une mission nouvelle : *le fait poétique*, par sa simple existence, ne pourrait-il suffire à élever l'être humain au-dessus de la matière ? S'il témoignait du pouvoir de produire par lui seul des effets que la Nature ne produit pas — c'est-à-dire des synthèses irréductibles — l'homme s'arracherait à la Nature. Cela s'appelle créer. Dieu seul en avait le pouvoir. Mais Dieu n'est pas : dans la Nature « rien ne se perd ni ne se crée ». Si le poète essayait, pourtant ? Il y a deux manières de s'affirmer contre la matière : être créature ou se faire créateur. La première issue est barrée, prenons la seconde. Les hésitations de ces poètes suffisent à dissiper l'absurde légende qu'ont répandue les survivants du christianisme : non, nos grands-pères n'ont pas été poussés au déicide par une frénésie d'orgueil. C'est tout juste, au contraire, si la Mort de Dieu ne s'est pas accompagnée d'une épidémie de suicides. Et si la Poésie fut tentée, un instant, de recueillir l'héritage divin et de s'essayer à créer sur une toute petite échelle, c'est qu'elle était acculée à disparaître ou à faire ses preuves.

Le projet fut abandonné, du reste, ou plutôt ajourné *sine die* : c'est que, dans le même moment, les poètes se voyaient contester jusqu'à leur vocation. Aux beaux temps de la foi, le *don*, c'était la noblesse du roturier : Dieu marquait les fronts de son sceau, on était poète de droit divin. Quant à l'inspiration, c'était le nom profane de la Grâce. Puisqu'il fallait une providence spéciale pour la chute d'un moineau, il en fallait une autre pour la moindre chute de paroles ; et puisque toute action requérait un concours surnaturel, il eût été inconcevable que ce concours fit défaut au Chantre de la Création. Bref, le poète n'était que le clairon ; le souffle venait de Dieu ; la voix divine faisait vibrer l'airain ou le cuivre et l'homme tout étourdi la sentait qui s'échappait de lui pour remonter au Ciel en le déchirant au passage. Après le Parricide, le délire sacré n'est plus qu'une forme singulière

Jean-Paul Sartre

Mallarmé

La lucidité et sa face d'ombre

« Dès qu'un but est assigné à l'espèce humaine et que ce but est fini, dès qu'on l'envisage comme réalité, tout sombre dans le sinistre, l'espèce humaine devient fourmi. Le donné se referme sur elle. » Cette réflexion de Sartre révèle aussi bien son auteur que Mallarmé lui-même : Sartre a laissé inachevée une partie de ses écrits, et cet essai sur le poète, entrepris en 1952, est du nombre ; quant à Mallarmé, il est mort comme il avait à peine commencé le « Grand Œuvre » pour lequel il se savait élu, but suprême dont le sens était de n'être jamais atteint.

ARCADES
GALLIMARD

40 FF tc

Extrait de la publication

ISBN 2-07-070686-9

A 70686

